Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 35

Artikel: Les bottes du général : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185900

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en dix minutes quelquefois, timbrer, trier, classer, paqueter et faire partir.

» Sur une table longue tout cela s'amoncelle. Des facteurs spéciaux rapidement les saisissent et frappent chaque lettre de deux coups de timbres : l'un sur le timbre d'affranchissement, c'est *l'oblitération* ; l'autre sur la lettre, elle-même ; c'est le *timbre d'origine*, indiquant la boîte de départ et l'heure.

» Cela se fait avec une rapidité vertigineuse un bon timbreur peut faire six mille lettres à l'heure — *douze mille coups de timbre !* — et encore faut-il prendre garde de ne point frapper sur l'adresse elle-même qui pourrait n'être plus lisible. Cette agitation, cette gesticulation continue, enragée et muette, fait un effet bizarre et, par moment, effrayant. Autour de la table, vont et viennent pendant ce temps, se précipitant comme affolés, d'autres employés qui sautent sur les tas préparés, les emportent à la course. Puis des paniers à roulettes, pleins jusqu'au bord, courent brusquement sur le parquet. C'est un brouhaha formidable, une confusion en apparence inextricable. A certaines heures, cela devient indescriptible ; un quart d'heure avant le départ, dans le *coup de feu*, ce ne sont plus des employés, ce sont des convulsionnaires qu'on a sous les yeux.

» Le service des imprimés est tout bonnement un prodige. Dans cette salle basse où se démènent une cinquantaine d'employés, on classe et l'on expédie parfois en une demi-heure *quatre cents sacs* de journaux ! Et des sacs qui vous viennent jusqu'au menton et qui pèsent trente et quarante kilos !

» A certains jours, quand paraissent les journaux hebdomadaires, c'est inimaginable. On n'en viendrait point à bout si le public n'était forcé de venir en aide à l'administration. Les journaux envoient, d'habitude, leurs ballots tout *routés*, classés par bureaux de destination.

» Les grosses maisons font de même pour leurs imprimés, circulaires, prix courants ; voire pour leurs lettres. Une voiture, appartenant à une maison de commerce, apporta un jour d'un seul coup, 125,000 prospectus et *trente mille lettres à 15 centimes !* »

La marauda dè la cassounarda.

Vaitsé z'ein iena que vo z'allâ derè que l'est 'na dzanlhie, po cein que la cassounarda ne crait pas su lè z'âbro coumeint lè pronmès reniglaudès, ni dein lè bossons coumeint lè gratta-tiu, qu'on ne pâo don pas lâi allâ à la marauda ; portant l'est la pura vretâ, et que l'est l'histoire que vo no z'âi contâ l'autro dzo, dè cé generat dè Paris que s'étâi eimbardouffâ dè mamelarda, que lâi mè fâ repeinsâ.

Tsacon sâ que lè z'einfants dè veladzo ont la nortse po allâ à la marauda. Que y'aussè prâo fruita âo quasu rein, faut que l'aulont déguenautsi oquiè, et ne lâo tsau pas quiet. Que sâi dâi peres colliâ que cein lâo baillè lo tranguelion, dâi crouïès pommès que cein lâo z'einlhiè lè deints, âo bin dâi grezallès pas mâorès que cein lâo met la coreinta, cein ne lâo fâ rein, poru que pouessont passâ on adze, cambâ onna baragne, et s'aguelhi cauquiè pâ po accrotsi pî on fruit tot berbou, sont pe conteints que s'on lâo baillivè on bocon dè pan et dè drâtse.

Lè z'einfants dè vela n'ont pas atant l'ocajon què clliâo dè veladzo d'allâ aprés la fruita ; mâ tot parâi s'ein tiront pas tant mau quand lâi sont ; et tandi lè veneindzès, lè faut vairè fifâ, tsacon avoué on épâola dein lè tenès iô on vouidè lè bossettès, dévant lè tre ! Sont onco pe crouïo què lè z'autro.

Ora po ein veni à la marauda dè la cassounarda, vouaitsè coumeint l'est z'u : On boutequi dè pè Lozena ein avâi reçu onna tièce que l'avâi met déveint sa porta. Ne sé pas se l'étâi po la mettré ein montra, âo bin se l'étâi mouva et se la mettâi âo sélâo po la chetsi ; mâ tantià que lo couvai dè la tiéce étâi lavi et que quand l'est qu'on passâvè, on vayiâ cllia balla cassounarda rossetta que reluisâi âo sélâo. Ma fâi cein baillâ envià à clliâo bouébo dè perquie, que sè mettiront à ruminâ coumeint foudrâi férè po ein avâi on eimbottâ, que l'étâi prâo molési, kâ lo boutequi sè veillivè. Adon vouâique coumeint l'ont fé : l'ont fé état dè sè corattâ lo long dâi mâisons, et ein passeint découtè la tiéce, *panf !*..... y'ein a ion que baillè on pétâ à ne n'autro, que lo vouaiquie étai, lo prussien lo premi, dein la cassounarda. Lo boutequi soo coumeint on einludzo ; mâ lo bouébo sè relâivè ein faseint état dé pliorâ et tracè asse râi què bâlla avoué lè z'autro pè lè coûtès dè Monbénon iô sé sont gailla reletsi, kâ vo peinsâ bin que lo tiu dè tsausse dè cè vaurein étâi garni dè cassonnarda que lâi s'étâi alliettâïe, et dè bio savâi que l'ont nettiyî âo tot fin.

---

2 **Les bottes du général.**

Et parlant ainsi, il sembla faire un héroïque effort pour maîtriser sa douleur, se releva, fit quelques pas dans la chambre en boitant très visiblement, s'approcha de l'abbé et lui prit le bras avec force.

— Ah ça ! lui dit-il d'un ton plus impératif, monsieur le ministre, est-ce que je m'exprime en mauvais français, ou bien êtes-vous sourd ? Ne m'avez-vous pas entendu ?

— Si fait, général.

— Qu'est-ce que je viens de vous demander ?

— Un tire-bottes.

— Eh bien ! pourquoi ne m'avez-vous pas déjà donné le vôtre ?

— Parce que je n'en possède pas, général.

— Vous n'avez pas de tire-bottes ?

— Non, général.

— Et comment retirez-vous vos bottes ?

— Je ne les retire pas, général.

— Vous ne retirez pas vos bottes ?

— Non général... car je n'en ai pas.

Et il montrait du doigt ses souliers à boucles d'acier.

Le général devint cramoisi.

— *Tartèffle* ! s'écria-t-il en s'adressant à ses officiers, voilà une chose que nous n'avions pas prévue, messieurs.

Puis, revenant à l'abbé :

— Vous ne portez pas de bottes, c'est fort bien : mais d'autres habitants de ce village en portent, je suppose ; et, par conséquent, si vous n'avez pas de bottes vous-même, d'autres que vous en possèdent.

— Général, je puis vous affirmer que, quelques efforts que vous fassiez, vous ne réussirez pas à découvrir un tire-bottes dans tout le pays.

— Pas un seul ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— *Tartèffle !*

A ce moment, le jeune officier, qui s'était retiré sans bruit pour vaquer à son service, reparut et informa le général que son dîner était servi dans la grande salle du rez-de-chaussée.

— Je ne mangerai pas, dit le général en regagnant le lit avec le secours de son aide de camp favori.

— Mais pourtant, mon général, hasarda celui-ci...

— Je ne mangerai pas !

Ceci fut articulé de telle sorte qu'il ne resta plus aux officiers autre chose à faire qu'à se retirer silencieusement et à s'aller mettre à table sans le commandant. Ils exécutèrent cette manœuvre avec la régularité et l'ensemble propres à leur nation.

Cependant l'abbé était demeuré auprès du patient. Celui-ci, se croyant seul, grimaçait à cœur-joie et sans redouter le *Qu'en dira-t-on ?...* Dès qu'il aperçut le curé dans la chambre :

— Eh bien ! monsieur, dit-il avec étonnement, vous n'avez donc pas accompagné ces messieurs ?

— Où donc, général ?

— Mais, morbleu ! à la salle à manger. Vous n'avez pas, j'imagine, l'intention d'imiter mon abstinence forcée ?

— Pardonnez-moi, général ; je ne dînerai pas plus que vous aujourd'hui.

— Souffririez-vous vous-même, monsieur, fit le général avec sympathie.

— Point physiquement, répondit l'abbé avec une dignité froide.

Le Wurtembergeois ou ne comprit pas, ou entendit mal, et il poussa un gémissement.

— Eh bien, monsieur, puisque vous n'avez pas faim non plus et qu'il se fait tard, imitez-moi. Laissez mes hommes et mes officiers s'organiser comme ils l'entendront ; comptez qu'aucun dégât ne sera fait chez vous ; retirez-vous dans votre appartement, et dormez sur vos deux oreilles.

— C'est ce que je me propose de faire au plus vite, général.

— C'est bien dit. Bonsoir donc, monsieur.

— Bonsoir, général.

Et l'abbé prenant plusieurs chaises, les rangea bout à bout, de façon à composer une espèce de lit de camp sur lequel il s'étendit tout de son long, au grand ébahissement du général, qui commençait à trouver les manières de son amphytrion un peu étranges.

— Que faites-vous donc, monsieur le ministre ?

— Vous le voyez, général, je suis votre judicieux conseil.

— Comment cela ?

— Je me couche.

— Vous vous couchez ?

— Sans doute.

— Mais, permettez, je ne vous ai pas dit de vous coucher... ici.

— Pardonnez-moi.

— Moi ! je vous ai dit cela ?

— Ne m'avez-vous pas conseillé de me coucher dans ma chambre, à moi !...

— Eh oui !

— Eh bien, ma chambre à moi, c'est celle que vous occupez, et non une autre.

— En vérité ?

— D'ailleurs, les autres sont toutes prises par vos officiers. Il ne me reste d'autre alternative que celle de partager cette chambre avec vous ou de passer la nuit dans ma cour.

Le général Von Ignotus avait du bon... Quoique Wurtembergeois, il avait du bon, et il le prouva dans cette circonstance en prenant la chose comme il fallait la prendre.

— Soit, monsieur ! fit-il ; à Dieu ne plaise qu'un honnête homme, fût-il mon ennemi, s'enrhume jamais par ma faute !

Et, parlant ainsi, il défaisait vivement le lit, en retirait un matelas, une couverture, jetait ces objets sur le plancher de la chambre.

L'abbé le regardait faire avec étonnement.

— Oui, monsieur, grommelait l'autre en se livrant à cette gymnastique, puisque mes officiers n'ont pas songé à vous réserver dans votre propre maison un endroit où vous puissiez coucher vous-même, c'est à moi de réparer leur erreur. Laissez-moi vos chaises, qui vous donneraient infailliblement des torticolis et des cauchemars, et étendez-vous là-dessus. Vous y serez moins mal à l'aise.

— Général !...

— Pour moi, je me sens tellement incommodé par cette maudite chaussure, que je vous demande la permission de prendre immédiatement du repos. *(La fin au prochain numéro).*

Un sergent interpelle une recrue qui tient mal son fusil :

— Numéro trois, ne tenez pas votre fusil comme un cierge.

La recrue change de position.

— Bon ! s'écrie le sergent, maintenant vous le tenez comme une lance.

Le conscrit se trouble de plus en plus.

Alors le sergent se met à maugréer :

— Cré nom, a-t-on jamais vu des soldats de cette trempe..... Et que sera-ce subséquemment si on continue à recruter l'armée dans le civil.

Avant le mariage. Petite confession d'un gendre à sa belle-mère :

— Il faut que je vous avoue que je m'emporte assez facilement et quelquefois sans raison.

— Soyez tranquille, reprend la belle-mère, tant que je serai là, les raisons ne vous manqueront pas.

Un apprenti charron pêchait dimanche dernier sur le lac de Bret, avec un petit *noie-chrétien* qu'il s'était fabriqué à la hâte et qui avait plus l'air d'une caisse allongée que d'un bateau.

Un promeneur lui demanda : « Comment amarrez-vous votre bateau ? Dans cet endroit isolé chacun peut s'en emparer en votre absence.

— Oh ! je l'attache tout simplement avec cette corde, et puis d'ailleurs personne n'ose aller dessus.

Le mot de notre précédente charade est : *coq de clocher*. La prime est échue à Mlle Marguerite Dupont, à Lutry.

Charade.

Mon premier a sur ses faces
Nombre d'yeux noirs et luisants ;
Mon dernier se voit céans
A trois différentes places ;
Mon entier par ses grimaces,
Fait peur aux petits enfants.

Prime : 100 cartes de visite.

L. Monnet.

PIANOS GARANTIS
J.-S. GUIGNARD et Ce
32, Grand-Saint-Jean, Lausanne.
Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*
HARMONIUMS